

Saint-Évremond

Hervé Dumez

Il fut d'abord soldat, ayant inventé un coup mortel connu en escrime comme la « botte de Saint-Évremond. » S'il était en mission à la cour le jour de Rocroi, ce qui lui sauva probablement la vie puisque sa compagnie y fut presque entièrement massacrée, à Nordlingen, un boulet de fauconneau lui fracassa la jambe. On pensa l'amputer. Finalement, il s'en remit. Condé l'appréciait fort, au point de l'avoir nommé en 1642 lieutenant de la compagnie de ses gardes et directeur de ses lectures, en reconnaissance de ses vertus guerrières, qui étaient grandes, mais peut-être plus encore de sa vivacité d'esprit. « *Ce jeune prince aimait les Belles Lettres. La lecture des bons livres faisait un de ses plus agréables amusements et il destinait tous les jours quelques heures à l'étude. Il souhaita que M. de Saint-Évremond assistât à ses lectures.* » Monsieur le prince affectionnait parler livres avec ses officiers, et railler les ridicules. Il se trouve que Saint-Évremond « *se distinguait du commun des Officiers, par une manière de penser fine et délicate, par une expression juste et polie.* » Mais l'inférieur franchit les bornes : il tourna son esprit contre son protecteur et se fit prendre. Monsieur le Duc s'en sépara.

Même âgé, et malgré la blessure qu'il avait reçue au genou et qui le fit toujours souffrir, il conserva des exercices de sa jeunesse, de ses chevauchées à l'armée, « *une démarche naturelle et aisée.* »



Il avait choisi le parti du roi et du Mazarin contre la Fronde. Mais il ne put s'empêcher de railler à son tour le Cardinal et fut incarcéré à la Bastille. La prison, bien qu'elle fut adoucie pour les gentilshommes, lui laissa un souvenir noir, durablement effrayant.

Revenu en grâce, il était de la délégation française qui partit négocier le Traité des Pyrénées alors qu'il n'adhérait pas à la politique de paix avec l'Espagne. Il plaisanta de nouveau le Cardinal et sa politique dans une lettre qu'il adressa à son ami le Maréchal de Créqui qui, comme lui, souhaitait la continuation de la guerre. Lorsque Fouquet fut arrêté, on perquisitionna chez l'une de ses maîtresses, Madame Duplessis-Bellière, et l'on y trouva des papiers compromettants. Parmi eux, la satire écrite

sur le Traité des Pyrénées et le Cardinal. Ce dernier était mort, mais Colbert, son factotum, était aux affaires. Il poursuivit Saint-Évremond de sa haine.

Espérant se faire oublier, ce dernier se réfugia en Normandie, le pays qui l'avait vu naître, mais se sentit toujours menacé. Tout, plutôt que la prison : il s'enfuit en Hollande, puis passa en Angleterre où il avait conservé des amis. Quelques années auparavant, il y avait fait partie de l'ambassade de Monsieur de Soissons, envoyé par Louis XIV pour féliciter Charles II de son retour sur le trône. Durant six mois, l'aristocratie d'Outre-Manche avait été sous le charme de ses réparties. Il fut bien accueilli par le Duc de Buckingham, les comtes de St Albans et d'Arlington, fit la connaissance de Thomas Hobbes. Il espérait néanmoins pouvoir rentrer. Rien ne vint. La mélancolie le prit. Pour la faire disparaître, on lui proposa de séjourner en Hollande. Le Grand Pensionnaire Jean de Witt, l'apprécia, ainsi que le prince d'Orange, encore tout jeune mais déjà brillant, et Spinoza lui-même avec qui il eut une série d'entretiens. Il y demeura quatre ans, puis repartit en Angleterre.

La Révolution de 1688 ne l'atteignit pas puisque ce fut ce même prince d'Orange qui monta sur le trône : se souvenant de Saint-Évremond, il en fit un de ses convives préférés.

Colbert avait disparu depuis bien des années que le comte de Grammont obtint finalement du roi l'autorisation pour lui de pouvoir regagner la France. « *Il répondit au comte de Grammont, qu'il était trop vieux pour se transplanter ; que d'ailleurs il aimait mieux rester par choix à Londres, où il était connu de ce qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à sa loupe¹ et à ses cheveux blancs, à ses manières et à son tour d'esprit, que de retourner en France, où il avait perdu toutes ses habitudes, où il serait comme étranger, et où à peine connaîtrait-il un autre Courtisan que le Comte de Grammont lui-même.* »

Il resta donc un exilé. Lorsqu'il apprit que son ami d'Olonne venait d'être assigné sur ses terres par le roi, il lui écrivit pour lui faire part de sa philosophie du bannissement : « *S'il y a d'honnêtes gens au lieu où vous êtes, leur conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus ; et si vous n'y en trouvez pas, les livres et la bonne chère vous peuvent être d'un grand secours et d'une assez douce consolation. Je vous parle en maître qui veut donner des leçons : non pas que je présume beaucoup de la force de mon esprit, mais je pense avoir quelque droit à prendre de l'autorité sur les nouveaux disgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires et des malheurs.* »

**

En matière de livres, il avait le choix délicat, explique-t-il, qui le réduisait à un petit nombre seulement. Chez les Anciens, Pétrone ; et chez les plus récents avant tout Cervantès, qu'il recommandait à tous ceux qui sont menacés par le chagrin. « *De tous les livres que j'aie jamais lus, Don Quichotte est celui que j'aimerais le mieux avoir fait : il n'y en a*

1. « *Plus de vingt ans avant sa mort, il lui vint à la racine du nez une loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.* »

point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme, dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de faire connaître l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur qu'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les espèces, et dans les espèces les plus naturels. »



Il se méfiait des tête-à-tête avec soi-même. « *Car, à parler sainement, nous sommes les premiers fâcheux dans un commerce trop long et trop sérieux avec nous-mêmes. La solitude a cela qu'elle nous imprime je ne sais quel air triste et funeste par la pensée ordinaire de notre condition.* » Il ajoutait : « *Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi.* »

Il appréciait donc la compagnie des amis qu'il s'était faits en Angleterre et qu'il retrouvait au Will's Coffee House. Pour autant, cela ne leur donnait pas loisir de venir le déranger en son logis, et il lui arrivait de soupirer : « *Les amis importuns font souhaiter des indifférents agréables.* » Encore était-il difficile, et économe de ses affections (« *Quelque honnêtes, quelque réglés que soient les amis, c'est une chose incommode que d'en avoir trop.* »). Il offrait, et d'eux il recevait, avec art.



Par dessus tout, il aimait le commerce des femmes. « *Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours le plus sensible. Le commerce des femmes me fournirait le plus doux, si l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables ne laissait la peine de se défendre de les aimer.* » S'il fuyait l'amour, rien n'égalait pour lui le plaisir de converser au feu combiné de la beauté, des regards brillants, des réparties vives et piquantes, sous la menace permanente de l'amour, certes, mais en s'en gardant toujours. « *Le premier mérite auprès des femmes, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car au défaut des amants, à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de se plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes : leur âme est ennemie de cette langueur. Ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux ; car enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être : leur cœur n'est jamais vide de cette passion.* »

Avant son exil, peut-être lors de son séjour en Normandie, il avait écrit *L'idée de la femme qui ne se trouve point, et qui ne se trouvera jamais*. Il y faisait le portrait d'une femme parfaite, par le plaisir de son comportement plus encore que par sa beauté, et le concluait ainsi : « *Voilà le portrait de la femme qui ne se trouve point, si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je*

ne sais quelle douceur qu'on rencontre en celui des femmes ; et j'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. »

Il semble que le ciel, en sa bonté, la lui ait finalement fait trouver, dans son exil même. En 1675, la duchesse de Mazarin, fuyant la démente de son époux, s'installait à Londres. Elle n'avait pas trente ans, était belle au point que la maîtresse en titre du roi Charles en ait conçu beaucoup de jalousie, et pétillait d'esprit. Jusqu'à sa mort, dont il ne se remit pas, il occupa le centre de son salon.

*
**

Il fut aussi un écrivain reconnu. Disons qu'il écrivait pour ses amis, et surtout pour le cercle de la duchesse de Mazarin. Restant grand seigneur, il ne se préoccupa jamais trop de ce qu'il avait écrit, ni du public. Ses écrits circulaient, mais il prenait le lecteur de haut : *« Le public a tort. Quel droit prétend-il avoir sur mes écrits ? Je n'ai jamais eu en vue de lui plaire ; je n'ai jamais recherché son approbation. Si j'ai écrit quelque chose, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, c'a été pour me divertir moi-même, ou pour la satisfaction de quelques personnes qui m'honoraient de leur amitié et avec qui j'étais en liaison. Que le public cesse donc de critiquer ce qui n'a point été fait pour lui. »* Les morceaux lui venaient assez naturellement, sous l'effet de l'habitude et d'une discipline de la pensée et de la plume. *« Il écrivait avec facilité. Quoique son style sente le travail et l'étude, il s'était fait une si grande habitude d'écrire, que cela ne lui coûtait rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigeât ses Ouvrages. Il les reprenait au bout d'un certain temps ; il ajoutait, quelquefois il retranchait ; mais assez souvent du premier coup, il réussissait mieux que dans ses corrections. »* Ses amis le pressaient de travailler à une édition de ses œuvres. Il répondit à Ninon de l'Enclos : *« À l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. »* Sur la fin, il se laissa pourtant convaincre, sans doute pour que ne lui survivent pas des textes qui n'auraient pas été de lui. On rassembla quatre tomes de ses réflexions, papiers, lettres et opuscules. L'édition en fut difficile : il n'utilisa jamais aucun signe de ponctuation, non plus qu'il n'usait de la majuscule en début de phrase. Il avait quitté la France avant que ne s'établît le règne de Louis XIV : il eut cette chance, dans la douleur de l'exil, de conserver toute sa vie la liberté de pensée et de style qui régnait juste avant.

*
**

« Il aimait passionnément la Musique, et l'entendait assez bien pour composer des Airs. Il nota le Concert de Chelsey, un Prologue en Musique et diverses autres pièces... Il est vrai que pour les Ouvertures, les Basses continues, les Chœurs et toute la Symphonie, il les donnait à faire à quelque musicien habile. Grand admirateur d'une belle voix, et encore plus des instruments bien touchés, il ne manquait aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là. »



Dans sa jeunesse, « *Le comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin et lui furent nommés les Côtiaux², pour avoir voulu raffiner sur le goût, et sur la délicatesse de la table. Dans les Pays étrangers, il a toujours aimé la Bonne-chère, et lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.* » Il était intraitable sur ce chapitre, plus encore peut-être, s'il se peut, que sur les autres. Au comte d'Olonne, il donnait, d'exilé à exilé, les conseils propres à adoucir sa retraite : « *Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, et beaucoup de choix pour ce que l'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se préférera pour un ordinaire à tous les autres, tant pour la justesse de son goût que pour l'utilité de son usage. Du mouton tendre et succulent, du veau de bon lait, blanc et délicat, la volaille de bon suc, moins engraisnée que nourrie, la caille grasse prise à la campagne, un faisan, une perdrix, un lapin qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre repas. La gelinotte de bois est estimable surtout par son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes et où je suis, par sa rareté. Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même ne peuvent rien avoir de malfaisant. Le sel et l'orange sont l'assaisonnement le plus général et le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines et ont quelque chose de plus exquis que les épices, mais elles ne sont pas également propres à toutes choses ; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, et les dispenser avec tant de discrétion qu'elles relèvent le propre goût de la viande sans faire quasi sentir le leur.* » Lorsque l'appétit le quitta, il sut qu'il allait mourir et se laissa glisser doucement.

2. On les appelait les « trois-coteaux » parce qu'ils ne daignaient boire de vin que des coteaux de champagne.



Un de ses amis docteur l'assista et décrivit ainsi sa fin, le 11 septembre 1703 : « *Ce fut dans la nuit de ce jour qu'il expira sans peine, avec peu ou point d'agonie. Voyant que depuis quelque temps il ne pouvait se réconcilier avec l'appétit il se résolut avec assez de courage à se sentir mourir, car il a eu la connaissance nette jusqu'à la fin, et sans démentir son caractère de Philosophe Épicurien qu'il a soutenu jusqu'au bout, il a fait connaître aux uns et aux autres Catholiques et Protestants qu'il n'avait pas besoin pour bien mourir des cérémonies de ce monde. C'est l'expression dont il s'est servi. Il a eu presque jusqu'au dernier jour un vif ressouvenir des choses qui pouvaient flatter le goût, et me disait là-dessus tous les jours quelque chose de nouveau.* »



Qu'il fût apprécié de ses amis anglais pour sa conversation ne peut expliquer qu'ils l'aient admis au rang de leurs plus éminents poètes. Il prisait fort, lui-même, les vers qu'il faisait à la ligne mais ses contemporains estimaient déjà qu'ils étaient très inférieurs à sa prose. Certains, pourtant, ne sont pas dépourvus de tout charme, peut-être parce qu'ils parlent des souvenirs douloureux à l'exilé :

*Triste ressouvenir dont je me sens blessé,
Pourquoi tiens-tu le mal après qu'il est passé ?*

Ce n'est pas à ses vers, non plus qu'à ses opuscules critiques, ou à la remémoration de ses bons mots, qu'il doit l'honneur de côtoyer Chaucer et Byron et il faut chercher ailleurs. Peut-être est-ce à ce plaisir, qu'il apporta de son pays rancunier et conserva avec une constance intransigeante : « *Les vins de Champagne sont les meilleurs. Il n'y a point de province au monde qui fournisse d'excellent vin pour toutes les saisons que la Champagne : elle nous fournit le vin d'Ay, d'Avenay, d'Hautvilliers jusqu'au printemps ; Tessi, Sillery, pour le reste de l'année. Si vous me demandez lequel je préfère de tous ces vins, sans me laisser aller à des modes de goût qu'introduisent les faux délicats, je vous dirai que le bon vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus sain, le plus épuré de toute senteur de terroir, et d'un agrément le plus exquis par son goût de pêche qui lui est particulier et le premier à mon avis de tous les goûts.* »

C'est à sa table que les Anglais découvrirent le vin de Champagne, qui l'accompagna tout au cours de son exil, c'est-à-dire de sa vie, et cela méritait bien, sans doute, la place qu'ils lui firent à Westminster ■

Références

- Bourgoin Auguste (1889) *Les maîtres de la critique au XVII^e siècle*, Paris, Garnier frères.
- Cohen Gustave (1925) “Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1670)”, *Revue de littérature comparée*, vol. 5, pp. 431-454.
- Roussillon Marine (2018) “L'écriture et l'exil: autour des Œuvres meslées de Saint-Evremond”, *Rabutinages*, n° 28, pp. 7-22.
- Saint-Évremond Œuvres en prose, publiées par René Ternois. Tome I, 1962 ; tome II, 1965 ; tome III, 1966 ; tome IV, 1969. Paris, Librairie Marcel Didier.
- Saint-Évremond (1998) *Entretiens sur toutes choses*, Paris, Desjonquères.